

Passeur ou passager ?

Idéologie et connaissance de l'international dans les travaux nord-américains d'André Siegfried (1906-1937)

Go-between or Passenger ?

Ideology and Knowledge of the International in the North-American Studies of André Siegfried (1906-1937)

Gérard Fabre

Volume 37, numéro 2, automne 2005

Le Québec et l'internationalisation des sciences sociales
Quebec and the Internationalization of the Social Sciences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/012918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, G. (2005). Passeur ou passager ? Idéologie et connaissance de l'international dans les travaux nord-américains d'André Siegfried (1906-1937). *Sociologie et sociétés*, 37(2), 209–234. <https://doi.org/10.7202/012918ar>

Résumé de l'article

S'attacher aux écrits d'André Siegfried de la période 1906-1937 et à leur héritage leplaysien permet de saisir, sous l'angle de l'internationalisation des objets de recherche, une phase importante des études nord-américaines en France. La médiation leplaysienne est ici exemplaire des imbrications entre trames idéologiques et modes de connaissance. Ainsi le « racialisme » de Siegfried procède-t-il d'un culturalisme qu'on ne peut comprendre sans évoquer la galaxie sémantique dans laquelle il s'inscrit. Certes, davantage qu'un passeur, Siegfried fait aujourd'hui figure de passager dans l'histoire des sciences sociales. Mais il est temps de réévaluer sans idées préconçues la place de ce passager.



Passeur ou passager ?

Idéologie et connaissance de l'international dans
les travaux nord-américains d'André Siegfried (1906-1937)¹

GÉRARD FABRE

Centre d'étude des mouvements sociaux,
EHESS/CNRS
Maison des sciences de l'homme
54, bd Raspail
75 006 Paris, France
Courriel : Gerard.Fabre@ehess.fr

*« On ne rend pas compte d'une œuvre quand on exhume les codes auxquels à son insu elle obéit. » (Michel de Certeau, *La Culture au pluriel*, [1974] 1993, p. 215)*

SI LES SCIENCES SOCIALES S'INTERNATIONALISENT, surtout à partir de la fin du XIX^e siècle, c'est grâce à l'émergence de réseaux universitaires et aux emprunts méthodologiques. C'est aussi, de façon plus manifeste, par la place réservée à l'international dans les objets de recherche. Cette place s'élargit non pas tant en raison d'une volonté institutionnelle qu'à la faveur de contacts intimes, stimulés par la diffusion d'écrits. L'appréhension de ce phénomène d'internationalisation passe par l'analyse de textes consacrés à des pays étrangers et à leur circulation, autrement dit par des médiations et des médiateurs.

André Siegfried en fournit une illustration pour les échanges franco-canadiens et franco-américains de la première moitié du XX^e siècle. La médiation leplaysienne, tout particulièrement, l'incite à explorer le domaine international. Cette quête doit être située dans le contexte français de l'entre-deux-guerres, marqué par une indigence

1. L'auteur remercie les deux évaluateurs anonymes de ce texte, le Conseil international d'études canadiennes pour son soutien financier, ainsi que Dominique Parcollet (archives de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, où se trouve le fonds Siegfried, qui apparaîtra désormais sous l'abréviation FS).

relative en matière d'analyse internationale et géopolitique : par exemple, le rôle crucial des États-Unis sur la scène internationale n'est guère compris dans toutes ses dimensions. Siegfried fait à cet égard figure de pionnier en France : ses études fouillées tranchent avec la légèreté ambiante des considérations internationales, où les stéréotypes à l'égard de l'étranger et des colonies sont renforcés par la croyance en une supériorité morale française. Au lendemain de la boucherie de 14-18, qui s'est soldée par une victoire chèrement acquise contre l'Allemagne, cette bonne conscience tend à se propager en France, de la droite catholique la plus traditionaliste au vaste personnel politique lié au puissant parti radical, voire au-delà, parmi les rangs d'une extrême gauche ralliée à l'*Union sacrée* contre l'agresseur german.

Après une brève présentation de leur cadre générique d'expression, les médiations à l'œuvre chez Siegfried seront traitées à partir de son objet de recherche nord-américain, de son rapport aux disciplines et de son outillage comparatiste. L'usage des matériaux dont nous disposons (données textuelles et archives) permet de dégager des constellations sémantiques en fonction de filiations et de filières idéologiques.

I. LES PRÉOCCUPATIONS INTERNATIONALES D'ANDRÉ SIEGFRIED (1875-1959)

Issu d'un milieu familial protestant, anglophile, cultivé et fortuné — son père fut homme d'affaires, député dreyfusard et ministre sous la III^e République —, Siegfried suivit des études de droit et de lettres. À partir de 1911, il enseigne à l'École libre des sciences politiques (ÉLSP), dans la section des sciences économiques et sociales, où il succède à de grandes figures leplaysiennes comme Boutmy, Juglar et Levasseur. De 1920 à 1922, il anime la section économique du service français de la Société des Nations : on pourrait tenter une homologie entre ses approches tous azimuts de l'international et la fonction cardinale que la France entendait occuper, dans l'entre-deux-guerres, à la SDN. Il est élu en 1933 au Collège de France (chaire de géographie économique et politique). Parmi ses nombreux voyages à l'étranger, l'Amérique du Nord constitue une direction favorite. Il se rend un peu plus souvent aux États-Unis qu'au Canada : treize séjours contre neuf, la différence se creusant dans l'après-guerre. De ces voyages, dont le premier remonte à 1898, il tire entre 1906 et 1937 cinq ouvrages sur l'Amérique du Nord (publiés à Paris à la Librairie Armand Colin, sauf celui de 1935) :

- *Le Canada, les deux races (problèmes politiques contemporains)*, 1906.
- *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre (juin-juillet 1914)*, 1916.
- *Les États-Unis d'aujourd'hui*, 1927.
- *États-Unis, Canada, Mexique. Lettres de voyage écrites au Petit Havre, juin-décembre 1935*, Le Havre, Imprimerie du Petit Havre, 1935.
- *Le Canada, puissance internationale*, 1937.

Ses deux livres de référence sur le Canada (1906, 1937) et surtout son best-seller sur les États-Unis (traduit sous le titre *America comes of age*, New York, Harcourt, 1927), tous trois plusieurs fois réédités, lui apportent une audience internationale².

2. À cette bibliographie nord-américaine, il faudrait ajouter un ouvrage ultérieur à la période traitée : *Tableau des États-Unis*, Paris, Armand Colin, 1954.

S'agissant de ses réseaux internationaux, on peut dire que Siegfried fréquente surtout les puissants. Au Canada, ses correspondants les plus réguliers sont le sénateur Dandurand, le recteur de l'Université Laval (Monseigneur Laflamme) et le directeur (belge) de l'École des hautes études commerciales de Montréal (Henri Laureys)³. Il entretient également une relation avec Hector Garneau, petit-fils de l'« historien national » François-Xavier Garneau et fils du poète Alfred Garneau : la première lettre archivée d'H. Garneau date du 15 juin 1904⁴.

Nous avons dégagé dans un article récent (Fabre, 2004) les réseaux franco-canadiens dans lesquels Siegfried joue un rôle de pivot, aux côtés d'Édouard Montpetit, les deux professeurs occupant une position qu'on peut qualifier de symétrique dans les deux espaces universitaires, français et canadien. Nous avons insisté sur l'importance considérable — quoique discrète —, dans l'idéologie libérale de ces réseaux, du sénateur Raoul Dandurand (1861-1942), premier président de la Société des Nations en 1925 (Fabre, 2004, p. 47-48, 53-54 et 57-58). Outre les personnalités francophones déjà citées, il faut ajouter des professeurs et fonctionnaires canadiens anglophones qui correspondent durant les années 1920 et 1930 avec Siegfried : Newton W. Rowell (professeur de relations internationales à Toronto), George Smith (University of Alberta, Edmonton), C. E. Silcox (secrétaire général, The Social Service Council Of Canada, Toronto), T.S. Ewart (Ottawa), J. H. Soward (Department of History, The University of British Columbia, Vancouver), W. Kaye Lamb (Provincial Library and Archives, Victoria), M. R. H. Coats (Dominion Bureau of Statistics, Ottawa).

Aux États-Unis, il correspond avec quelques universitaires de renom, surtout de la côte est et de Chicago : A. Lawrence Lowell et F. W. Taussig (de Harvard) ; Harold Rugg (professeur à Columbia University et à Lincoln School, New York) ; Edwin R. A. Seligman (professeur d'économie, Columbia University of New York) ; Henry Carrington Lancaster (The Johns Hopkins University, Baltimore) ; Raymond Pearl (d'abord professeur, School of Hygiene and Public Health, puis directeur, Institute for Biological Research, John Hopkins University, Baltimore) ; E. Marshall (University of Chicago, Department of Economics) ; David Riesman (professeur de sociologie à Chicago puis à Harvard). Il est aussi en contact avec des journalistes comme W. E. Burghardt Du Bois et James W. Ivy (de la revue new-yorkaise *The Crisis*) ; Neil Martin (du *Christian Science Monitor* de Boston) ; Joseph A. Barry (du *New York Times*) ; W. T. Layton (directeur de l'influente revue britannique *The Economist*). Ses ouvrages ne passent pas inaperçus. Ainsi, par exemple, une recension de *America comes of age* est

3. FS, cote 2 Si 23 dr 1.

4. Cette lettre de Garneau (1872-1954) est une réponse à l'envoi de *La démocratie en Nouvelle-Zélande*. On y apprend que Siegfried a rencontré plusieurs fois Garneau depuis 1898 (FS, cote 2 Si 16 dr 1). Ce dernier est connu au Canada pour avoir remis à jour les volumes de la fameuse *Histoire du Canada* de son grand-père, dans une cinquième édition publiée à Paris (1913-1920) et préfacée par l'académicien et ancien ministre des affaires étrangères Gabriel Hanotaux, lequel fonda en 1909 *France-Amérique*. Journaliste au *Canada* de Montréal, Garneau rejoint les milieux politiques libéraux à Ottawa, où il occupe le poste de chef du secrétariat du ministre Brodeur, sous le gouvernement Laurier. Il deviendra conservateur de la bibliothèque de la ville de Montréal entre 1916 et 1930.

effectuée par Robert Redfield, qui enseigne au Département de sociologie et d'anthropologie de Chicago, dans l'*American Journal of Sociology* (numéro du 27 mars 1928).

Une série de lettres et de recensions datant de 1927, l'année de parution d'*America comes of age*, montre l'intérêt que cet ouvrage a suscité aux États-Unis et en Grande-Bretagne (FS, 2 Si 19). Il faudrait au moins un article pour en rendre compte. Les correspondants et réseaux britanniques de Siegfried sont également à citer : en premier lieu sir William Beveridge (London School of Economics and Political Science, où Siegfried compte beaucoup de relations, comme Layton et R. H. Tawney) et l'illustre historien Arnold J. Toynbee ; Lionel Curtis et Philip Kerr (British Institute of International Affairs) ; W. H. Steed (directeur de la *Review of reviews*) ; Neill Grant (éditeur de *Morning Post*).

Mais ces liens universitaires apparaissent distants, se limitant à l'envoi d'ouvrages et à des lettres de remerciement plutôt convenues⁵. Pourtant, on sait que Siegfried a enseigné un semestre avant la guerre à Yale et plusieurs mois encore à Harvard en 1955⁶. À Sciences Po, il a consacré un cours aux États-Unis pendant près de quinze ans, de 1941 à 1954 (voir Favre, 1989, p. 292). Son implication dans des réseaux franco-américains de politologues n'en reste pas moins faible, même après la guerre, et elle est quasiment nulle avec les universitaires canadiens de la faculté des sciences sociales fondée par le père Lévesque à la même époque à Québec. Il semble bien que la stature intellectuelle et académique acquise par Siegfried l'ait placé un peu au-dessus de la mêlée, et qu'il ait pu ainsi dédaigner de fréquenter ces réseaux universitaires. De plus, tous les témoignages concordent pour dire qu'il ne prisait guère les tâches administratives ou collectives, préférant cultiver son propre jardin intellectuel.

Lors du dépouillement des documents d'archives, le plus frappant est le soin avec lequel Siegfried décortique certaines œuvres venant d'outre-atlantique. Ainsi, accumule-t-il plusieurs centaines de feuillets de notes (dactylographiées et, dans une moindre mesure, manuscrites) sur les deux ouvrages de Robert et Helen Lynd, *Middletown: a Study in Contemporary American Culture* (1929) et *Middletown in Transition: a Study in Cultural Conflicts* (1937)⁷. Il n'ignore pas non plus les travaux de Robert Park et de l'école de Chicago dans les années 1920, ni les enquêtes ultérieures de The Chicago Urban League (*An Interracial Social Work Agency*)⁸. D'autre part, c'est un habitué de l'*American Library in Paris* (9, rue de Téhéran) : il dresse des listes dactylographiées

5. FS, 2 Si 19, pour le courrier adressé à Siegfried lors de la parution en anglais des *États-Unis d'aujourd'hui* (*America comes of age*, 1927) et de *La crise britannique au xx^e siècle* (1931) ; 3 Si 16 dr 4 pour le *Tableau des États-Unis* (1954) ; 2 Si 23, pour *Le Canada, puissance internationale* (1937) ; 2 Si 18, pour *Deux mois en Amérique du Nord...* (1916) et *L'Angleterre d'aujourd'hui* (1924) ; 2 Si 16, pour *Le Canada, les deux races* (1906).

6. Le cours de Siegfried à Harvard en 1955 était intitulé « La politique française (fin III^e République-début IV^e République) », FS, 3 Si dr 2.

7. FS, 1 Si 14 dr 1. C'est une ville de l'Indiana, Muncie (appelée pour les besoins de l'ouvrage *Middletown*), qui a été le cadre des enquêtes des époux Lynd.

8. FS, 1 Si 13 dr 5. Voir en particulier la lettre du 25 octobre 1951 de Sidney Williams à Siegfried.

d'ouvrages sur un thème précis, par exemple *Negroes, in America*, en notant soigneusement la cote du libraire⁹.

Enfin, Siegfried marque un intérêt certain pour l'œuvre foisonnante de Sinclair Lewis (1885-1951), qui obtint en 1930 le prix Nobel de littérature. Il correspond avec lui et collecte une multitude d'informations pour un dossier sur le roman *Babbitt* (1922)¹⁰, qui, avec *Main Street* (1920) et *Elmer Gantry* (1927), constituent la trilogie fondatrice du roman social américain. Il joint donc, à une expérience répétée de terrain, une culture livresque variée sur les États-Unis, assez impressionnante pour la France de l'époque.

II. LE PAYSAGE INTELLECTUEL AU TOURNANT DU SIÈCLE

Il faut chercher le fondement des préoccupations internationales de Siegfried indissociablement dans son éducation familiale et dans sa formation intellectuelle. Nous nous intéressons à cet aspect généalogique parce qu'il montre comment se prépare et s'exerce l'attrait envers l'international, à partir de lectures, de rencontres et d'immersions dans des univers symboliques étrangers.

La circulation internationale de textes (ouvrages, articles, comptes rendus dans la presse, échanges épistolaires, pétitions, etc.) est devenue un objet de recherche à part entière¹¹. Son appréhension donne lieu à la redécouverte de figures oubliées de nos jours et permet donc de compléter les constellations sémantiques qui marquent les productions intellectuelles d'un auteur, lesquelles se comprennent synchroniquement avec celles d'autres auteurs. C'est précisément à ce type de constellation que nous nous attacherons en ce qui concerne Siegfried. Des « figurants » de l'histoire intellectuelle peuvent donc réapparaître à l'occasion et se révéler être des médiateurs indispensables aux échanges internationaux.

La constellation française

La formation de Siegfried est marquée par une constellation assez hétérogène : écrivains politiquement engagés (Barrès, Péguy), poète soucieux de théorie (Valéry), premières figures des sciences sociales (précurseurs : Taine, Tocqueville ; initiateurs : Le Play, Le Bon ; géographes fondateurs : Reclus, Vidal ; historien : Seignobos).

9. FS, 1 Si 14 dr 2 sdrb.

10. FS, 1 Si 14 dr 1 sdrb et 2 Si 19. Siegfried fait adresser à Lewis un exemplaire de *America comes of age*. Pour l'anecdote, notons qu'il fait de même avec l'acteur Douglas Fairbanks, lequel le remercie dans une carte à en-tête « *Hollywood Studios* » datée du 13 avril 1927.

11. Voir la présentation de ce numéro pour les références bibliographiques.

**LES INSPIRATEURS FRANÇAIS DE SIEGFRIED ET LEURS ŒUVRES
SUR L'AMÉRIQUE DU NORD**

Barrès (Maurice) (1862-1923)	
Le Bon (Gustave) (1841-1931)	
Le Play (Frédéric) (1806-1882)	
Péguy (Charles) (1873-1914)	
Reclus (Élisée) (1830-1905)	<i>Géographie universelle</i> (1875-1894), tome xv, <i>L'Amérique boréale</i> (1890)
Seignobos (Charles) (1854-1942) ¹²	
Taine (Hippolyte) (1828-1893)	
Tocqueville (Alexis de) (1805-1859)	<i>De la démocratie en Amérique</i> (1835-1840)
Valéry (Paul) (1871-1945)	
Vidal de La Blache (Paul) (1845-1918) ¹³	« Voyage au Canada », <i>La Revue de Paris</i> (1905)

Taine, Tocqueville, Le Bon

Il n'est pas question ici de détailler tous les canaux qui opèrent sur la pensée de Siegfried. Seuls quelques repères majeurs peuvent être envisagés. Ces canaux doivent être replacés dans un contexte où les réputations intellectuelles n'ont rien à voir avec celles qui prévaudront ultérieurement, où ni Marx, ni Freud, ni Durkheim ne tiennent le haut du pavé, où les sciences sociales, à l'état embryonnaire, sont encore à la traîne de leur matrice philosophique et en quête de légitimité.

Il faut insister tout d'abord sur l'influence du fameux trinôme de Taine, qui apparaît comme la pierre angulaire des comparaisons de Siegfried : trois ordres de facteurs — race, milieu et moment — déterminent l'individu. Malgré ses limites, ce déterminisme est assez profond puisqu'il suggère une liaison dialectique entre le milieu et l'individu. À bien des égards, la notion de « faculté maîtresse » annonce le raisonnement typologique, dans la mesure où elle est censée faire jaillir « le trait caractéristique et dominant duquel tout peut se déduire » (Taine, *Essai sur Tite-Live*, 1888). Comme plusieurs générations d'étudiants français, Siegfried est sensible à la rigueur intellectuelle et au libéralisme philosophique de Taine, dont il partage l'anglophilie et la foi protestante.

De Tocqueville, Siegfried s'inspire jusqu'à donner à sa thèse ès lettres un titre en forme de clin d'œil : *La démocratie en Nouvelle-Zélande* (1904). Ce n'est pas pour rien que Gérard Bergeron avait associé ces deux auteurs dans son ouvrage de 1990, *Quand*

12. Seignobos est une relation de la mère de Siegfried (née Puaux). Membre du jury de la thèse d'André sur la Nouvelle-Zélande (1904), protestant, normalien, élève de Fustel et de Lavis, professeur à la Sorbonne (méthodologie historique, 1883), c'est un auteur important (de manuels scolaires) des éditions Armand Colin, comme le sera Siegfried. Tenant prestigieux de l'école méthodique, c'est l'une des bêtes noires des jeunes historiens des *Annales*. Adversaire de la sociologie durkheimienne, il ne voit en elle qu'un déterminisme dogmatique.

13. Vidal lance en 1891 les *Annales de Géographie*. Professeur à la Sorbonne (1899) et à l'ÉLSP (1908), il voyage en septembre et octobre 1904 en Amérique du Nord, à l'occasion du VIII^e Congrès international de géographie qui se tient aux États-Unis (Sanguin, 1993, p. 374).

Tocqueville et Siegfried nous observaient. Bien que les citations et les mentions de Tocqueville soient rares dans ses écrits, Siegfried le suit fréquemment : quand il lui reprend l'idée des « deux races » (l'une dominée, l'autre dominante et arrogante), exposée dans son journal de voyage au Bas-Canada durant l'été 1831 ; quand il souligne le paradoxe américain entre modernité et tradition ; quand il doute de l'efficacité du *melting-pot* si l'immigration n'est pas d'origine anglo-saxonne et sous la houlette puritaine ; quand il s'interroge sur l'avenir problématique de la minorité noire (voir Vincent, 1987, p. 249-250 et le cours de Siegfried intitulé *Les États-Unis et la civilisation américaine*, Institut d'études politiques de Paris, 1950-1951). Cependant, les liens entre Siegfried et Tocqueville ne sont pas nets. Ils s'inscrivent dans une période de redécouverte en France de l'auteur de *La démocratie en Amérique*. La réception de ce dernier y fut erratique (voir Roger, 2002, p. 86-93)¹⁴ : le tournant du siècle correspond, après un temps d'oubli, à une réévaluation de Tocqueville grâce aux leplaysiens, en particulier à Boutmy. Cette réévaluation ne se fit pas sans certaines ambiguïtés, qu'illustrent bien les emprunts discrets de Siegfried.

Une autre gloire, mais plus éphémère, affleure parfois : Le Bon, avec sa *Psychologie des foules* (Paris, Alcan, 1895). Des connexions politiques et intellectuelles raccordent une partie des sciences sociales de la fin du XIX^e siècle à la pensée de Le Bon (Thiec, 1981, p. 427 ; Marpeau, 2000). Elle influence notamment un courant disciplinaire né à l'ÉLSP, qui se muera plus tard en « sociologie politique », dont Boutmy est le promoteur. Considéré comme une « figure idéaltypique de Sciences Po » (Vincent, 1987), Siegfried initie ce mouvement d'enquête avec son *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III^e République*, publié en 1913. Dans cette constellation, Le Bon est un catalyseur, parce que ses relations englobent, outre certains cercles universitaires et éditoriaux, les milieux politiques, le monde des affaires et la haute administration. De telles ramifications sont précieuses à l'entreprise de Boutmy : lorsqu'il crée l'ÉLSP, c'est avec le souci, après la débâcle contre la Prusse et l'effroi causé par la Commune de Paris, de souder les élites du pays, de leur insuffler un esprit de corps que Le Bon présente comme un garde-fou face à l'irrationalité et la dangerosité des foules. Néanmoins, il existe des différences importantes entre la pensée de Le Bon et celle de Siegfried : elles tiennent principalement au fait que l'œuvre de Le Bon est hantée par l'idée de décadence inéluctable de l'Occident, alors que Siegfried reste malgré certaines réserves fidèle à une pensée libérale europhile (la civilisation anglaise en constituant l'épicentre) et optimiste.

14. Selon Françoise Mélonio (introduction à *De la démocratie en Amérique*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », [1835-1840] 1986, p. 9) et Philippe Roger (2002, p. 87), la réception de Tocqueville dans la France de la deuxième moitié du XIX^e siècle serait marquée par une « longue éclipse », suivie d'un « usage antiaméricain » de son œuvre.

La galaxie leplaysienne

La filiation leplaysienne pèse peut-être plus lourdement que les autres¹⁵. Siegfried sera l'un des rares à relayer jusque dans l'après-guerre l'enseignement des leplaysiens à l'ÉLSP. Modéré politiquement et intellectuellement, Siegfried répugne à s'identifier à une école, mais sa démarche n'apparaît pas moins fidèle à l'héritage leplaysien : même s'il n'effectue pas lui-même des monographies détaillées, elle repose sur des observations empiriques couplées à des compilations statistiques. Il préfère dessiner à grands traits, éliminer les détails superflus, sans renoncer aux anecdotes révélatrices dont il est friand.

Le Play et ses continuateurs entendaient donner une portée internationale à la science sociale. Siegfried se rattache à la tradition d'enquêtes des leplaysiens à l'étranger, comme aux États-Unis avec Claudio Jannet dans les années 1870, Paul de Rousiers en 1890 et Paul Bureau en 1893. Le Musée social¹⁶ tient un rôle majeur dans la poursuite de ce mouvement : de 1894, date de sa fondation, à 1897, il est dirigé par un leplaysien de premier plan, Robert Pinot. La section des missions et enquêtes (l'une des sept sections que compte le Musée) est placée sous l'égide de Boutmy : les premières missions sont organisées en septembre et octobre 1895, en Grande-Bretagne et en Allemagne ; encouragé par Henri de Tourville, Rousiers retourne avec une petite équipe aux États-Unis, de juillet à décembre 1896. À l'image de son père, qui le préside, Siegfried collabore régulièrement et diversement aux activités du Musée. Ses livres sur la Nouvelle-Zélande, la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord s'inscrivent dans le programme d'enquêtes du Musée, dont l'éditeur attitré est Armand Colin ; c'est pourquoi ils paraissent naturellement dans la « Bibliothèque du Musée social ». Un autre leplaysien éminent, Le Pelletier, incarne cet intérêt pour l'Amérique du Nord : spécialiste d'économie sociale, il écrit plusieurs articles importants sur le travail des femmes aux États-Unis dans *La réforme sociale* (1902). Il existe donc une constellation favorable qui oriente les sciences sociales d'inspiration leplaysienne vers le *Nouveau Monde*, ce qui ne sera pas le cas des autres écoles sociologiques contemporaines, en particulier celle de Durkheim.

Dans la province de Québec, l'impact du leplaysisme (surtout de sa branche aînée, *La réforme sociale*) est loin d'être négligeable sur les intellectuels, les notables et les milieux d'affaires, au moins jusqu'au début du xx^e siècle. Il existe un paradoxe dans cette pénétration : « la lenteur de l'implantation leplaysienne au Canada français » (Trépanier, 1986, p. 346) tranche avec tous ces « échanges de correspondance et voyages [qui] maintiendront des relations suivies entre les leplaysiens du Québec et ceux de France, en tout cas jusque vers 1906 » (*ibid.*, p. 348). Comment expliquer le déclin ultérieur de ces relations ? « Au fur et à mesure qu'on avance dans le temps, on sera porté

15. Ce n'est pas un hasard si Siegfried consacre à Frédéric Le Play quelques pages élogieuses dans une note manuscrite (FS, 1 Si 15 dr b). Nous n'avons pas trouvé dans les archives d'autre étude personnalisée de ce type, sinon pour des « classiques » tels La Fontaine ou Machiavel.

16. Voir l'ouvrage collectif dirigé par Colette Chambelland (1998), ainsi que Janet Horne (2002).

[au Québec] à invoquer plus volontiers la doctrine sociale de l'Église que la pensée leplaysienne. Il nous semble manifeste qu'il y a là une cléricatisation progressive des idées et de l'action sociales à la toute fin du XIX^e siècle et au début du XX^e » (*ibid.*, p. 354).

C'est sans doute Édouard Montpetit (1881-1954) qui, au Québec, incarne le mieux la seconde phase, plus délicate, de la pénétration leplaysienne. Lors de son séjour d'études à Paris, entre 1907 et 1910, il suit les cours des leplaysiens Émile Cheysson, A. Leroy-Beaulieu, P. Leroy-Beaulieu et F. Le Pelletier. Montpetit restera cependant réservé devant le libéralisme économique de P. Leroy-Beaulieu, qu'il venait écouter au Collège de France. Ses sympathies vont davantage vers A. Leroy-Beaulieu et G. Blondel (Montpetit, 1944, p. 94-95), qui sont ses professeurs préférés à l'ÉLSP¹⁷. Il s'agit là d'un des fils qui relie, avec des décalages dans le temps et l'espace, Siegfried et Montpetit.

Dans ce que nous appelons la galaxie leplaysienne, il ne faut pas voir une source permanente d'inspiration pour Siegfried mais plutôt un état d'esprit qui se manifeste dans les façons d'aborder les objets, d'enquêter et d'exposer les résultats. Dans cette galaxie figurent des fondateurs d'école (Boutmy), des chefs de file (Demolins, Tourville), des penseurs qui ont connu leur heure de gloire (Levasseur, Paul Leroy-Beaulieu), mais également des intellectuels de second plan, du moins à l'aune d'aujourd'hui (Jannet, Pinot, etc.). Sans vouloir raboter les mérites des uns et des autres, on peut relativiser ce classement un peu arbitraire en ajoutant que la notoriété et la postérité sont bien souvent capricieuses, comme en témoigne d'ailleurs le cas de Siegfried.

LA GALAXIE LEPLAYSIENNE

(voir Kalaora et Savoye, 1989 ; Savoye, 1994)

Blondel (Georges) (1856-1948)

Catholique pratiquant, collègue de Siegfried à l'ÉLSP. Spécialiste reconnu des pays anglo-saxons (Grande-Bretagne, Allemagne, Amérique du Nord).

Boutmy (Émile) (1835-1906)

Fondateur de l'ÉLSP, très proche de Taine.

Éléments d'une psychologie politique du peuple américain

(1902)

Demolins (Edmond) (1852-1907)

Auteur à succès. Chef de file de la tendance dite de *La Science sociale*, animateur de la revue du même nom.

À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ? (1897)

Jannet (Claudio) (1844-1894)

Professeur d'économie politique à l'Institut catholique. Il adhère dès 1864 à la *Société d'économie sociale* (d'obédience leplaysienne), pour laquelle il mène une enquête sur l'état des familles en Dauphiné et en Provence. Dans son ouvrage sur les États-Unis, il se démarque des thèses de Tocqueville. Avec les frères Reclus et Rameau de Saint-Père, il anime *Les amis du Canada* en France.

Les États-Unis contemporains (1875)

Le Pelletier (Ferdinand) (1864-1939)

Directeur de la revue *La réforme sociale* à partir de 1911. Professeur à l'Institut catholique de Paris (1899), dont il dirige l'École supérieure des sciences économiques (1929). Il joue un rôle de passeur en traduisant de l'anglais plusieurs ouvrages spécialisés, dont *L'évolution industrielle des États-Unis* (1901).

17. En France, Montpetit sera également invité à prendre la parole à l'École des Roches, fondée par Demolins, laquelle expérimente de nouvelles méthodes éducatives, inspirées d'exemples anglais et écossais (Montpetit, 1944, p. 131).

Leroy-Beaulieu (Anatole) (1842-1912)

Les immigrants juifs et le judaïsme aux États-Unis (1905)

L'un des piliers historiques, avec son frère Paul puis son neveu Pierre, de l'importante *Revue des Deux Mondes*. Professeur d'histoire contemporaine (1881) et directeur de l'ÉLSP de Paris (1906-1912), c'est un spécialiste des relations internationales (notamment des pays européens et de la Russie). Il dirige le mémoire (soutenu en 1909) de Montpetit à l'ÉLSP. À sa demande, Siegfried donne à partir de 1911 un enseignement sur les pays anglo-saxons à l'ÉLSP. Catholique fervent, démocrate partisan de la République, il s'oppose à la fois à l'antisémitisme et à l'anticléricalisme (cf. ses ouvrages : *Israël chez les nations, les juifs et l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1893 ; *L'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1897 ; *Les Doctrines de la haine. L'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antiprottestantisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1902 ; *Les immigrants juifs et le judaïsme aux États-Unis*, Paris, Librairie nouvelle, 1905). Il incarne bien le « juste milieu » de l'ÉLSP.

Leroy-Beaulieu (Paul) (1843-1916)

Fondateur de *L'économiste français* (1873), professeur au Collège de France (1880) et à l'ÉLSP (1871-1876, 1886-1892), économiste très en vue de son vivant. Il fait rayonner la tradition française institutionnaliste et l'école libérale, tout en étant favorable à la colonisation (sur ce point, il se distingue de la tradition libérale). Selon Hugon (2000, p. 565), c'est « un des rares économistes qui analyse les économies non occidentales et qui fait appel à la sociologie coloniale. Il révèle ainsi le non-dit ou le refoulé de la rationalité économique et du comportement de Vendredi face aux robinsonnades des économistes. »

Levasseur (Émile) (1828-1911)

« Un essai d'économie sociale par un Américain », *Revue internationale de sociologie* (1895)

L'ouvrier américain : l'ouvrier au travail, l'ouvrier chez lui, les questions ouvrières (1898)

La terre (moins l'Europe), géographie et statistique (n.d.)

Professeur au Collège de France, où il occupe en 1871 la chaire d'histoire des doctrines économiques, qui deviendra en 1885 la chaire de géographie, histoire et statistique économiques. Titulaire de la chaire d'économie politique et de législation industrielle au Conservatoire national des arts et métiers, et professeur à l'ÉLSP (où il donne des cours d'initiation à la statistique et de géographie économique).

Pinot (Robert) (1862-1926)

Rousiers (Paul de) (1857-1934)

La vie américaine (1892)

Les industries monopolisées (trusts) aux États-Unis (1898)

Tourville (Henri de) (1842-1903)

Inspirateur de la tendance *La science sociale* (scission de la branche leplaysienne aînée *La réforme sociale*).

Le filtre colonial

Les observations des sociétés étrangères ne sont pas neutres : au tournant du XX^e siècle, elles passent souvent par le filtre colonial (voir Said, 2000), qui s'applique aussi aux « colonies blanches » qu'on appellera bientôt « dominions ». Ainsi, quand les intellectuels français de renom visitent le Canada, ils traitent rarement d'égal à égal avec leurs homologues canadiens-français. Siegfried se lie d'abord — nous l'avons vu — avec des connaissances d'affaires ou politiques de son père, autrement dit des personnalités de premier plan (tel le sénateur Dandurand).

Les lunettes actuelles déforment certainement la perspective : à l'époque, il est fréquent, y compris dans les milieux intellectuels de gauche, d'exonérer le colonialisme de toute critique. Ce dernier pouvait être considéré comme un progrès social et une « œuvre de civilisation ». Certains discours spécialisés des sciences sociales sont issus de cette matrice idéologique. L'ethnographie, la géographie, mais aussi la sociologie et l'économie, sont des disciplines que l'entreprise coloniale renforce en termes de légi-

timité institutionnelle. Par exemple, les chaires de géographie coloniale se multiplient à la fin du XIX^e siècle en Europe. Charles Robequain et Marcel Dubois sont les premières grandes figures de l'enseignement de la géographie coloniale française. Titulaire de la chaire de géographie coloniale à la Sorbonne depuis 1892, Dubois est le rapporteur de la thèse de Siegfried sur la Nouvelle-Zélande¹⁸. C'est un « ardent propagandiste de la grandeur impériale. Son colonialisme militant compensait sa position antidreyfusarde, ce qui le rendait acceptable dans une faculté qui était très engagée dans l'Affaire Dreyfus » (Sanguin, 1993, p. 193-194). Ces positions colonialistes ne sont pas seulement le fait de géographes français. Elles existent également parmi leurs homologues allemands ou belges, sans compter l'exemple britannique, particulièrement révélateur avec la Royal Geographical Society dont les administrateurs sont tout dévoués à la cause de l'empire (voir N. Smith, 1984).

L'anglophilie ambiante

Le traité d'*Entente cordiale* signé en 1904 accentue le climat anglophile des milieux intellectuels leplaysiens. Le courant de *La science sociale* se fonde sur un culte de l'expertise et du professionnalisme censé être l'apanage des Anglo-Saxons. Les discours comparatifs mesurent les performances des sociétés à cette aune, et leur fascination pour les *success stories* permet de comprendre pourquoi l'Amérique du Nord attire les regards. Le curseur scientifique semble se déplacer des îles britanniques vers leurs colonies de peuplement outre-Atlantique. Les leplaysiens créent en 1904 la *Société internationale de la science sociale* afin de doter leurs comparaisons d'un cadre institutionnel. Ce climat intellectuel explique les succès de librairie obtenus par des ouvrages qui traitent des sociétés anglo-saxonnes, comme ceux de Boutmy, Demolins ou Rousiers. Siegfried peut être considéré comme un continuateur de ces leplaysiens, dont il partage lectures et valeurs. Il prend connaissance grâce à eux d'une littérature spécialisée venant d'outre-manche ou d'outre-atlantique.

Siegfried valorise « l'œuvre civilisatrice » de la Grande-Bretagne à travers le monde, au même titre que celle de la France. C'est pourquoi le *statu quo* (Siegfried, 1906, p. 407) conviendrait bien selon lui au régime politique du Canada : « La nation canadienne, même devenue américaine par les mœurs, peut cependant rester indéfiniment colonie de l'Angleterre » (Siegfried, 1906, p. 412). Il pose la même équation en 1916, dans son journal de voyage : « Mœurs américaines, loyalisme britannique ! Tout le problème de l'avenir politique canadien me paraît résumé dans ces deux termes. Est-il possible en effet qu'américain de mœurs le Dominion reste politiquement britannique ? » (Siegfried,

18. Lettre de Dubois à Siegfried, datée du 22 juin 1903 (FS, 2 Si 16 dr 1). Dubois (1856-1916) a été associé à la direction des *Annales de Géographie*, revue créée par Vidal de La Blache, à son lancement en 1891. Anti-dreyfusard (c'est l'un des fondateurs de la Ligue de la Patrie française), il se démarque de Vidal qui est un partisan de la révision du procès. Il est évincé en 1895 des *Annales de Géographie* pour cette raison et parce qu'il s'oppose à « certaines orientations que Paul donne à la géographie française (toute-puissance de la géomorphologie et de la géographie régionale) » (Sanguin, 1993, p. 131). Notons que Montpetit suit à Paris le cours de Dubois sur le Canada (Montpetit, 1944, p. 127).

1916, p. 12). En 1937, il répond à cette question par l'affirmative, avec une foi en une « communauté politique anglo-saxonne » qui paraît excessive de nos jours : « Je ne puis quant à moi renoncer à croire que l'unité de l'empire existe ; mais c'est moins sous la forme d'un État, que du fait d'une communauté de conceptions politiques s'étendant à tous les Britanniques, et compréhensibles même à demi-mot pour tous les Anglo-Saxons » (Siegfried, 1937, p. 169).

On tentera de dessiner la galaxie anglo-saxonne de Siegfried, en la prenant comme un creuset idéologique, et non comme un réseau politiquement structuré. Nous mentionnerons simplement quelques éléments-clés sur les différentes figures de cette nébuleuse, en ajoutant le titre (en italique) de leurs textes les plus marquants.

LA GALAXIE ANGLO-SAXONNE (AUTEURS CITÉS PAR SIEGFRIED)

Bancroft (George) (1800-1891) *Histoire des États-Unis* (10 vol., 1834-1874, 1^{re} trad. fr. : 1861)
Diplômé d'Harvard (1820). Premier étudiant américain à obtenir un doctorat en Allemagne (à Göttingen, avec l'historien August Heeren). Historien, politicien (sénateur en 1879) et diplomate. Ambassadeur des États-Unis à Londres (1846-1849) et à Berlin (1867-1874). Sa volumineuse *History of the United States of America* lui procure un succès international. Démocrate («*Jacksonian*»), il croit au progrès, à la Providence et à la grandeur des États-Unis. Il soutient Lincoln pendant la Guerre civile. Président de l'*American Historical Association* (1886), il incarne bien les liens originels entre la discipline historique et la littérature, avec ses vastes fresques rédigées dans un style accessible, où les envolées narratives n'excluent pas un travail respectueux des sources.

Bryce (James) (1838-1922) *The American Commonwealth* (3 vol.)
Né à Belfast. Écrivain célèbre grâce à ses travaux sur les États-Unis. Ambassadeur de Grande-Bretagne à Washington (1907-1913), où Siegfried le rencontre. À ce poste, il donne une impulsion nouvelle aux relations entre le Canada et les États-Unis.

Dafoe (John W.) *Canada: an American Nation* (1935)
Journaliste canadien de réputation internationale

Grant (Madison) (1865-1937) *The Passing of the Great Race* (1916)
L'un des principaux théoriciens américains d'un nationalisme racial hanté par le déclin des Nordiques aux États-Unis, dont profiteraient les « races inférieures » (les Latins, les Méditerranéens, les Juifs, les Noirs, les Jaunes). Comme beaucoup d'autres alors, Grant prétend produire une synthèse « scientifique » à partir de Darwin, Spencer et Mendel. Bien que Siegfried se démarque de l'eugénisme déclaré de ce courant néo-darwinien (dit « nativiste »), certaines de ses formulations restent ambiguës. Il semble marqué par la lecture de Grant quand il évoque par exemple le « raz de marée des immigrants », la « fermentation du monde jaune » ou la « digue contre l'immigration asiatique » (une lettre de M. Grant à Siegfried, datée du 3 mai 1927, figure dans FS, 2 Si 19 sdrb).

Grant (W. L.) *A History of Canada* (1916)
Does Canada Take the League of Nations Seriously? (1933)
Professeur d'histoire coloniale à Oxford. Membre de *The Champlain Society*, spécialiste entre autres de l'histoire de la Nouvelle-France. Correspondant de Siegfried, il publie un compte rendu (dans *Review of Historical Publications Relating to Canada*, 1906, p. 144-148) de son ouvrage *Le Canada, les deux races* (lequel sera traduit l'année suivante en anglais sous le titre *The Race Question in Canada*, Londres, E. Nash, 1907).

Zimmern (Alfred) (1879-1957) *The League of the Nations and the Rule of Law* (1935)
Formé à Oxford et à Berlin. Professeur à Aberystwyth (1919-1921), puis à Oxford (1921-1943), où il est le premier à enseigner les relations internationales. Conférencier à la *London School of Economics*. Conseiller au *Foreign Office*, où il travaille notamment pendant les deux guerres mondiales. Premier secrétaire de l'Unesco (1945). Il rencontre Siegfried lors des conférences internationales de l'après-guerre (Bruxelles, 1920 ; Barcelone, 1921 ; Gênes, 1922).

III. L'OBJET AMÉRICAIN ET SON RAPPORT AUX DISCIPLINES

Du récit de voyage à la « dissection scientifique »

Au tournant du ^{xx}e siècle, l'Amérique éveille l'intérêt de certains spécialistes en sciences sociales (voir Roger, 2002). Pour être crédibles, ces derniers sont tenus de démontrer que leur approche diffère des récits classiques de voyage, alors en vogue. Il en va de la légitimité de ces disciplines naissantes, et donc fragiles sur le plan institutionnel. La tâche n'est pas aisée, mais les contrastes parfois sensibles. Comme l'écrit W. L. Grant à Siegfried, le 24 mai 1906 :

Le Français moyen — tel Jules Huret — est si sentimental avec ses souvenirs, et si obnubilé par ce qui aurait pu être, qu'il regarde le Canada comme une province composée de ses propres fils, avec quelques petites poches d'expression anglaise. Dans votre livre, pour la première fois, nous sommes — si je puis dire — étendus sur la table de dissection, et calmement disséqués par un scientifique compétent. Votre analyse, d'une habileté presque inhumaine, ne provoque ni effusion de sang ni passion. Dans votre langue, le livre donne furieusement à penser (notre traduction).¹⁹

Grant oppose la démarche de clinicien de Siegfried à celle du grand reporter du *Figaro*, Jules Huret, auteur d'un double et épais volume sur l'Amérique du Nord paru à Paris en 1904 et 1905. Si l'un est beaucoup trop sentimental à ses yeux, l'autre devient le parangon du scientifique compétent. Bref, c'est la « rupture épistémologique » entre le journalisme et la science sociale qu'incarnerait ce livre de 1906.

Or, avec le recul, on est frappé par le caractère double et ambigu de l'œuvre de Siegfried : sorte de mixte de récit de voyage et d'analyse à prétention scientifique, comme si chez lui les deux formes cognitives se juxtaposaient, voire s'entremêlaient, comme si toute « rupture épistémologique » devait avorter ou être différée. Son éclectisme, qui tient aussi de l'essai, ne le rend guère fréquentable dans le champ actuel des sciences sociales. Prenons garde toutefois aux effets de prisme produits par ce qu'on appelle outre-manche la *Whig history* : l'histoire du passé, réécrite d'un point de vue téléologique comme une marche en avant vers le présent, privilégie les vainqueurs et leur succession, dont il s'agirait d'expliquer la nécessité (voir Compagnon, 1990). Sans céder à la tentation d'un relativisme absolu qui conduit à nier l'existence de bifurcations décisives, on ne peut se satisfaire d'une histoire des sciences sociales qui évacue ses aspérités et ses contremarches.

Il existe un écart de perception entre les critères de scientificité des contemporains de Siegfried et ceux d'aujourd'hui. Certes le fin observateur de la réalité empirique canadienne ne ressemble pas au voyageur pressé qui, dans ses portraits, s'en tient au stéréotype. Il reste néanmoins ce qu'on pourrait appeler un « ethnographe mondain » :

19. FS, 2 Si 16 dr 3, dossier « Documents concernant l'édition de mon livre sur le Canada, Lettres reçues ». Grant appartient au *Royal Colonial Institute* (Northumberland Avenue, Londres) et enseigne l'histoire coloniale à Oxford.

grâce aux carnets d'adresse de ses relations familiales, il base sa documentation sur les discussions affables qu'il mène avec des personnalités de premier rang (ministres, députés, hommes d'affaires, avocats, intellectuels), dont il retranscrit de mémoire les points forts.

Un caméralisme international

Siegfried ne se rattache pas à une discipline bien établie. Il se réclamera — assez timidement, du reste — de Paul Vidal de La Blache. Aussi se prétendra-t-il géographe, sans en avoir la formation. Les sciences politiques ne constituent pas encore en France une discipline à part entière, et ce sont ses élèves comme François Goguel qui l'enrôleront plus tard dans ce camp. Il entreprend consciemment une démarche plus englobante de science sociale (à la manière leplaysienne), en prenant comme objets des aires géographiques, culturellement circonscrites et posant des « problèmes » à la « communauté internationale ». Ces objets, il les soumet à des programmes de recherche en fonction de questionnements personnels suscités par l'« actualité internationale ». Cette problématisation des sujets d'actualité, tout en caractérisant son épistémologie, est à l'origine de sa notoriété²⁰. Davantage qu'il ne construit ses objets (à l'aide de médiations conceptuelles), il traduit directement en objets des problèmes de gestion internationale (le plus souvent, des problèmes de rapports de forces). En d'autres termes, il développe sur le plan international une activité intellectuelle « caméraliste ». Le caméralisme « vise à *renseigner* des commanditaires réels ou supposés sur les phénomènes sociaux plutôt qu'à *expliquer* ceux-ci. [Il] détermine ses objectifs à partir des problèmes sociaux du moment. [Il] épouse les méandres de la conjoncture sociale et idéologique [...] » (Boudon, 1992, p. 312-314).

Siegfried suivra la piste américaine avec une constance soutenue. Quels sont les faits d'actualité qui incitent alors à se tourner vers l'Amérique du Nord ? La guerre hispano-américaine de 1898, sans doute, car elle soulève bien des craintes en France²¹. C'est aussi le Canada qui attire les regards français, avec, pour la première fois en 1896, la présence d'un Canadien français à la tête du Dominion. L'épisode connaît un retentissement en France, d'autant que Wilfrid Laurier se trouve en visite officielle à Paris en 1897, puis à nouveau en 1902 et 1907. Siegfried souligne que « la France a redécouvert les Canadiens vers la fin du XIX^e siècle [...]. Depuis lors elle leur porte un intérêt qu'on peut sans exagération qualifier de passionné et qui ne s'est plus démenti » (1937, p. 40).

20. En contrepoint, Mauss se méfiait des thèmes à succès, au sujet desquels il notait : « Les problèmes à la mode : race, crime, émigration, par exemple, ne sont pas beaucoup mieux posés parce qu'ils provoquent l'émulation de tous ceux qui veulent écrire le livre du jour. On pourrait faire plus neuf et mieux en cherchant ailleurs et plus loin » (Mauss, 1927, texte manuscrit, cité dans Fournier, 1994).

21. Lorsque les États-Unis déclarent en 1898 la guerre à l'Espagne et s'emparent de Cuba et des Philippines, l'Europe est sous le choc. Dans un texte fameux (« La crise de l'esprit », [1919] 1957), Paul Valéry évoquera avec le recul cet épisode comme un « traumatisme fondateur » (voir Roger, 2002, p. 179 et 371).

D'un empire à l'autre

En matière d'analyse politique de l'Amérique du Nord, Siegfried acquiert lentement une réputation internationale. Le Canada fait alors partie, avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, des « colonies blanches », objets des premières études de Siegfried au début du ^{xx}e siècle. Dans les années 1930, il élève le Canada au rang de « puissance internationale », tout en s'interrogeant sur l'avenir des relations entre Ottawa et Londres. Siegfried a toujours souligné le rôle crucial des colonies-dominions dans le commerce impérial britannique. Ce qui est en jeu à travers ces relations, c'est la stabilité d'un empire que Siegfried diagnostique en crise (dans *La crise britannique au ^{xx}e siècle*, 1931). L'Angleterre a trop misé sur ses investissements outre-mer, dont l'ampleur était inconnue des autres puissances souvent réduites à l'improvisation dans la gestion de leurs colonies. La logique d'extension des marchés qui lui a assuré l'hégémonie mondiale est en train de se retourner : un peu comme dans la fable de Borgès, la carte de l'empire paraît encore coïncider avec les possessions britanniques, mais ce monde sera bientôt en lambeaux. Par leur pragmatisme culturel et leur efficacité industrielle, les États-Unis sont en train de prendre la relève anglo-saxonne.

Une vision ethnique du social

À cette époque, le culte de l'expertise s'accommode bien des récits de voyage (outils privilégiés pour rendre compte de terrains étrangers) et des raisonnements en termes de groupes ethniques (c.-à-d. de « races »). L'angle choisi par Siegfried privilégie en effet les rapports de force entre groupes ethniques. Cette ethnicisation du social lui sera vivement reprochée par la suite (voir Birnbaum, 1993), mais il faut rappeler qu'elle apparaît à beaucoup de ses contemporains comme un progrès dans les sciences sociales. En imposant son objet américain, Siegfried se taille un domaine à double entrée :

- une entrée politique : les mouvements d'une société sont lisibles à travers l'évolution de ses différents paliers de gestion (l'articulation du global et du local, dirait-on aujourd'hui) ;
- une entrée ethnique : la société est un champ de rapports de force entre groupes concurrents, déterminés par une essence originelle (par exemple, ils sont catholiques et parlent français, ou protestants et parlent anglais).

Dans le vocabulaire actuel, la première entrée correspond aux phénomènes de gouvernance, la seconde aux phénomènes de domination — mais selon une approche substantialiste (il existe des raisons « naturelles » pour que les « Anglais » dominent les « Français » au Canada).

La matrice géographique

Dans ses cours comme dans ses ouvrages, Siegfried s'inspire de la géographie vidalienne, notamment du *Tableau de la géographie de la France* (1903). Vidal s'interroge sur les fondements de la personnalité géographique de la France, sur la genèse de son indi-

vidualité. Autrement dit, il cherche comment se structure une totalité historique. Siegfried fait de même pour un pays plus jeune lorsqu'il décrit le Canada comme « une individualité politique distincte » (Siegfried, 1937, p. 24), dont il considère l'existence utile aux intérêts de l'Europe en Amérique du Nord. Rappelons qu'il occupe au Collège de France une chaire de « géographie économique et politique » : cet intitulé, qui n'est pas laissé au hasard (Favre, 1989, p. 290-291), traduit la montée en force d'une constellation sémantique.

Parce qu'il forme à la fois un trait d'union et une ligne de bifurcation dans l'histoire des sciences sociales, Émile Levasseur occupe une place prééminente — bien que sous-estimée de nos jours — dans cette constellation²². En faisant se juxtaposer, dans sa chaire au Collège de France, géographie, histoire et statistique économiques, Levasseur signe « le rapprochement de deux champs disciplinaires », celui de l'économie et celui de la géographie. Son « regard croisé » lui permet de critiquer certains principes de l'économie politique, qualifiés de dogmatiques (par exemple la théorie du fonds des salaires). Sa conception de l'évolution économique (où il prévoit une concentration croissante) le pousse à adopter une vision géographique, focalisée sur l'organisation spatiale (Commerçon et Boureille, 2000, p. 145). Fervent leplaysien, ses travaux se fondent à la fois sur des statistiques de population et sur des monographies de familles (il fut l'un des premiers en France à coordonner des enquêtes en milieu ouvrier). Ce disciple influent de Le Play met en avant le rôle majeur de la géographie, qu'il considère comme une synthèse des autres disciplines :

La géographie est la sœur de l'histoire ; elle a droit aux mêmes égards : si l'une nous fait connaître les développements successifs de l'humanité dans le temps, l'autre nous montre le développement simultané des diverses nations qui composent la grande famille humaine. [...] La géographie, c'est une mine inépuisable pour le moraliste qui peut y voir d'un même coup d'œil, en embrassant les divers points du globe, des civilisations à leur naissance, à leur apogée, à leur déclin. La géographie, c'est une mine inépuisable pour le politique qu'elle éclaire [...]. La géographie, c'est l'alliée du commerce [...]. La géographie est un complément nécessaire de l'économie politique, à laquelle elle est liée par des liens non moins étroits qu'à l'histoire. » (Levasseur, 1865, p. 3)

Siegfried semble suivre avec application ce programme de recherche et les divers usages de la géographie qui en découlent²³.

L'angle politique

Siegfried apporte à cet édifice complexe la vision politiste : il consacre, avec sa chaire, ce carrefour disciplinaire d'« avant-garde ». Ce n'est que bien plus tard qu'on tiendra son

22. Notons que Siegfried reçoit une carte de remerciement de Levasseur à l'occasion de la parution de *La démocratie en Nouvelle-Zélande* (1904), dont il lui a fait parvenir un exemplaire (FS, 2 Si 16 dr 1). Comme beaucoup de ses contemporains, Siegfried voyait en Levasseur un « maître ».

23. Pour mesurer combien la géographie fait alors office de repère, on peut songer également au titre complet de la fameuse étude de Léon Gérin : « L'habitant de Saint-Justin : contribution à la *géographie sociale* du Canada [nous soulignons] », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4, 1898, p. 139-216.

enseignement pour désuet : il n'était pas perçu comme tel à l'époque. Son audience s'explique par la convergence de courants issus de plusieurs disciplines et liés pour la plupart au leplaysisme, mais selon des imbrications de nature diverse (institutionnelles, idéologiques, générationnelles ou politiques). Ces logiques de recomposition « transdisciplinaire » contrastent avec les habituelles confrontations et démarcations entre disciplines, notamment entre disciplines constituées et disciplines émergentes (voir Mucchielli, 1998, 2^e partie). En prenant comme objet les pays étrangers et en se dotant de compétences multiples (en géographie, en économie sociale, en politique internationale, en sociologie électorale, etc.), Siegfried se situe au carrefour de disciplines montantes (certains diraient, plus sévèrement, dans un flou non disciplinaire). Échappe-t-il, ce faisant, aux enjeux et rapports de force entre disciplines (par exemple, pour l'attribution de postes et de chaires) ? Sa nomination au Collège de France en 1933 marque en tout cas un succès personnel, rendu possible par la présence de réseaux influents, qui transcendent les rivalités disciplinaires. Les succès académiques de Siegfried ont été longuement préparés par la légitimation progressive de son œuvre et de sa démarche, notamment à travers ses enseignements à l'ÉLSP. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler sur quels objets portaient ces cours²⁴.

En 1912-1913, Siegfried délivre aux côtés de G. Blondel un enseignement intitulé « Angleterre et Empire britannique, États-Unis, Extrême-Orient » qui s'intègre au programme « Politique économique des principales puissances (moins la France) depuis 1815 », dont le leplaysien A. Leroy-Beaulieu avait la responsabilité jusqu'à son décès en 1912. C'est l'« individualité » problématique de l'Empire britannique qui l'intéresse. En 1937, en se référant à sir Alfred Zimmern, professeur à Oxford, il évoquera (avec précision, mais sur un ton idyllique), le passage de l'Empire au Commonwealth :

Soit dans l'espace, soit dans le temps [...] on peut distinguer trois Empires britanniques. Dans l'espace : celui des colonies de peuplement, devenues les Dominions ; celui des colonies d'exploitation, qui correspondent à peu près aux *Crown colonies* ; enfin le groupe dispersé des bases navales et des stations de charbon ou de pétrole. Dans le temps, de même, il est aisé de distinguer trois chapitres d'histoire impériale : l'Empire et le Pacte colonial, le premier, basé sur la contrainte et la doctrine mercantile, meurt de la contrainte en 1783 par la perte des États-Unis ; le second, celui de l'autonomie coloniale et de la liberté économique, traverse victorieusement le XIX^e siècle, se terminant moins par une fin que par un épanouissement ; c'est alors la [*sic*] *Commonwealth*, fondée sur l'indépendance, sur l'égalité des Dominions, et qui, plus qu'un empire, est en effet une fédération de nations. (Siegfried, 1937, p. 154-155)

Siegfried reprend aussi pour son enseignement à l'ÉLSP la dénomination chère à Levasseur de « Géographie économique », alors que la direction de l'école est assurée, jusqu'en 1936, par Eugène d'Eichtal, un autre disciple de Le Play²⁵. Siegfried donne en

24. Voir par exemple FS, 1 Si 12 dr 3.

25. Comme Boutmy et Siegfried, Eichtal était de confession protestante. On voit bien par là que le catholique Le Play a su recruter sur une base scientifique, et non pas seulement confessionnelle comme on le croit trop souvent.

outré en section diplomatique (dans le cadre de l'« année complémentaire ») un cours sur les matières économiques, destiné aux étudiants qui veulent compléter leurs connaissances afin de préparer le concours des Affaires étrangères.

En 1936, Siegfried dispense à l'ÉLSP un cours sur le Canada²⁶. Il rédige un ensemble de notes et utilise des documents numérotés de I à VIII, parmi lesquels se trouvent :

1) des coupures de presse anglophone :

par exemple, l'article « Federal Powers in Canada » (*The Times*, 3-2-1936), qui lui sert à expliquer les « Limites du pouvoir fédéral au Canada ».

2) des textes d'auteurs canadiens-français :

« Survival of French Canada » (Marius Barbeau, *The Canadian Forum*, juillet 1935), à partir duquel il brode sur le thème « Quand les Canadiens français se défrancisent » ;

« La jeunesse canadienne-française et la Confédération canadienne » (Albert Lévesque) ».

3) des textes d'auteurs canadiens-anglais :

Il intitule un de ses chapitres de cours « Les Canadiens français jugés par M. Griesbach »²⁷, en vue duquel il utilise un « memorandum (14-6-1935) » et une « lettre dactylographiée de M. Griesbach à A. Siegfried (14-6-1935) ».

Comme on le voit à travers ces exemples, Siegfried s'efforce de « coller » à l'actualité et de diversifier les points de vue.

Une critique contemporaine de l'approche économique de Siegfried

La posture paternaliste envers les peuples colonisés est alors des plus répandues. Les milieux intellectuels n'y échappent pas. Siegfried lui-même semble incapable de rompre avec ce modèle culturel, et donc avec l'air du temps. Son talon d'Achille réside probablement dans cette sensibilité trop marquée à l'esprit d'une époque, ce manque de recul théorique et idéologique. Là-dessus portent, au fond, toutes les critiques actuelles de son œuvre.

Mais certains de ses lecteurs contemporains l'avaient déjà pressenti. Le reproche de superficialité perce ainsi dans un texte rédigé par Eugene Forsey²⁸. Celui-ci va sévèrement critiquer l'approche économique de Siegfried dans une recension effectuée pour le *Survey Graphic* (Montréal, août 1937, p. 445-446, reprise dans *The McGill News*,

26. FS, 1 Si 12 dr 3.

27. Il s'agit de William Antrobus Griesbach (1878-1945), auteur de *I Remember* (Toronto, Ryerson, 1946).

28. Spécialiste des questions constitutionnelles, Forsey enseigna les sciences politiques durant les années 1930 à McGill, qu'il fut contraint de quitter à cause de ses positions politiques. Figure éminente de la gauche canadienne, ses mémoires ont paru sous le titre *A Life on the Fringe: The Memoirs of Eugene Forsey* (Toronto, Oxford University Press, 1990). Je remercie le professeur Sean Kennedy, de l'Université du Nouveau-Brunswick, de m'avoir communiqué ces informations.

Montréal, automne 1937)²⁹ : il relève chez Siegfried « l'ignorance complète des travaux de McGibbon, Jeness, Hurd, Whiteley et d'autres encore, pour ne rien dire des parties tirées de *The Canadian Year Book* » (notre traduction) et ajoute :

Les parties les plus faibles du livre sont celles qui traitent des sciences économiques. L'équipement théorique de M. Siegfried est nettement défailant, de même que sa connaissance de la littérature économique canadienne et des statistiques. [...] Son admiration pour les Canadiens français n'est guère critiquable. Le reste de l'ouvrage est superficiel. Il laisse apparaître une naïveté désarmante au sujet des conditions climatiques et techniques de l'agriculture des Prairies, et la discussion autour de la « surproduction » de blé ignore la question des prix ! (notre traduction)

En citant ironiquement Siegfried (« L'ouvrier canadien arrive à l'usine dans sa voiture, porte des gantelets au travail, est bien équipé et bien logé. Souvent c'est un membre de l'American Federation of Labor »), il commente : « Tout au plus, seulement 12 à 15 % des ouvriers canadiens sont syndiqués, et moins de la moitié de ceux-là adhèrent à l'American Federation of Labor Unions (Official Report of Labor Organization, 1935) » et achève par : « Ce compte rendu peut sembler dur. Mais la réputation de M. Siegfried et les prétentions de ce livre justifient des normes strictes de critique » (notre traduction).

Forsey illustre bien les réticences de la gauche canadienne face à l'ouvrage de 1937, alors que, trente plus tôt, celui de 1906 était de nature à la satisfaire car Siegfried y suggérait la nécessité d'un « tiers parti ouvrier » au Canada pour éviter les risques d'enlèvement politique du bipartisme et contrebalancer la domination de « deux partis presque également conservateurs » (Siegfried, 1906, p. 268).

Un journal de gauche égratignera Siegfried, sous la plume d'un auteur qui signe H.K.S (article paru dans le *Daily Clarion*, Toronto, 30 avril 1937³⁰). Ce dernier insiste sur l'absence chez Siegfried d'analyse en termes de classes sociales : « [...] les marxistes noteront bien sûr le défaut principal de ce livre et d'autres du même auteur — l'élimination comme par magie de la lutte des classes. [...] » Plus clément, il termine cependant par : « Il ne fait aucun doute que ce camouflage n'est pas délibéré ; [...] on peut reprocher à tous les économistes orthodoxes de partir de postulats semblables. Mais nous pouvons être reconnaissants à André Siegfried pour son tableau vivant et stimulant de notre pays, l'humour bienveillant qui entoure sa description du peuple canadien » (notre traduction).

IV. LES RESSORTS DE LA COMPARAISON

La triangulation comme méthode

À la démarche classificatrice de Taine dont il épouse les grands contours, Siegfried ajoute un comparatisme fondé le plus souvent sur la triangulation. Celle-ci opère

29. FS, 2 Si 23 dr 3.

30. FS, 2 Si 23 dr 4.

comme vecteur discriminant (voir Fabre, 2002). Ainsi compare-t-il, au tournant du ^{xx} siècle, le régime laïc de la France sous la ⁱⁱⁱ^e République, le cléricalisme en vigueur au Canada français et les églises protestantes du Canada anglais. Il procède également en triangle en ce qui concerne les relations internationales, par l'analyse des rapports géostratégiques entre les États-Unis, le Royaume-Uni et la France (notamment à travers leurs possessions et aspirations coloniales). Il distingue enfin les « civilisations » de ces trois pays, pour mieux faire ressortir combien les Canadiens français demeurent différents des citoyens étasuniens, la spiritualité des uns s'opposant à la matérialité (et à la spiritualité frelatée) des autres.

La tentation culturaliste

D'une certaine manière, Siegfried préfigure en France le courant nord-américain des *area studies*. Son appétit de savoir l'entraîne partout à travers le monde, et nous donne aujourd'hui l'impression qu'il survole certaines questions sans les épuiser. Rien n'échappe à son regard panoramique : il écrit sur l'Océanie, l'Afrique, les deux Amériques, l'Angleterre, l'Inde, le canal de Suez, Israël, la Suisse, les itinéraires intercontinentaux de contagion, etc. Cela joue au détriment d'une véritable spécialisation sur une aire culturelle. Mais à sa décharge, la tradition géographique française incarnée par les frères Reclus s'accommode bien de cette dispersion, qui passe pour un test d'érudition.

Chaque fois qu'il se rend au Canada, c'est après ou avant une visite aux États-Unis. Du fait de ces transits incessants, la comparaison entre les deux sociétés va, pour ainsi dire, de soi. Elle est facilitée par une proximité à la fois spatiale et chronologique. Sa maîtrise de l'anglais, et même de l'américain, est telle qu'il peut se sentir à l'aise en Amérique du Nord, y compris à l'université, où il assiste à des cours, donne conférences et séminaires³¹. En 1929, il rédige quelques phrases sur la « culture canadienne »³²:

Les plus impérialistes des Canadiens sont des Américains par la culture : ils sentent et réagissent en Américains. Ils ont l'hostilité américaine pour la liberté de penser. Dans ces conditions ils créent un vide, un trou, qui fait appel d'air et attire encore plus d'influence américaine. Ce n'est pas avec ces notions négatives qu'on créerait une culture canadienne. Il faudrait quelque chose de positif. Mais cela le Canada ne le créera pas. Le pôle de résistance c'est une culture britannique, mais elle ne peut que rester limitée à un petit nombre de gens.

Ces lignes sont doublement intéressantes. D'abord parce qu'elles mettent en avant la notion de culture, rarement utilisée dans ses livres par Siegfried, si ce n'est par préterition. Ce souci constant de capter la « personnalité culturelle » des pays, de tester ce faisant leur aptitude à devenir des « États-nations » (c.-à-d. des totalités signifiantes),

31. Charles Halary fait une remarque très juste, qui tend à montrer que, sur le plan de la langue, Siegfried était en quelque sorte un précurseur en sciences sociales : « [...] la France a connu successivement deux volets de hiérarchisation des carrières qui ont eu la Seconde Guerre mondiale comme point charnière. L'apprentissage obligé de l'anglais a ainsi succédé à celui de l'allemand » (Halary, 1994, p. 212).

32. FS, 2 Si 14 dr 5, dossier sur les États-Unis (« notes et résumés faits par moi »).

n'est pas sans incidence sur la compréhension générale que nous pouvons avoir de sa démarche, pour ne pas dire de son épistémologie.

Ensuite parce qu'elles montrent que le mode de pensée de Siegfried est foncièrement élitiste, et conforme en cela à l'héritage leplaysien : y prédomine une représentation de la société où les élites guident le peuple, où le réformisme ne peut être le fait que d'une minorité dirigeante, où la question politique se résume dès lors à la formation d'élites réformatrices. Cette vision, encore très répandue de nos jours, évacue souvent le problème des médiations entre l'État et la société. Elle explique également les raisons pour lesquelles le protestant français Siegfried est resté dubitatif, à l'instar de son illustre prédécesseur Tocqueville, devant le protestantisme américain. Reposant sur « l'action sociale », celui-ci est perçu comme « une religion à peu près privée de tout caractère religieux et dont les assemblées ressemblent à des congrès politiques » (Siegfried, 1935, p. 89). Cette sécularisation qui se produit au sein même des cultes religieux inquiète Siegfried qui la décrit comme un rouleau compresseur.

Le particularisme canadien-français

Ce qui perce sous l'approche comparatiste de Siegfried, c'est le thème de la vocation ou de la survivance française en Amérique, énoncé à l'origine par des intellectuels français : l'historien catholique Rameau de Saint-Père, les géographes Élisée et Onésime Reclus (élevé comme son frère cadet dans la foi calviniste, Élisée est devenu militant anarchiste). Mais Siegfried, lui, ne se laisse guère aller au lyrisme : sachant le rapport de force défavorable à la France (quelle que soit sa volonté d'expansionnisme culturel), il se réfugie dans une nostalgie teintée de pragmatisme consensuel (la France et la Grande-Bretagne, réunies par l'*Entente cordiale* puis par la solidarité dans la guerre, pouvant servir de pont entre francophones et anglophones du Canada, afin de cimenter cette jeune nation). Les contrastes récurrents que Siegfried dégage entre les Canadiens français et les Étatsuniens doivent être replacés dans ce contexte où nombre d'intellectuels français cherchent à se rassurer en peignant leur société sous les traits de David luttant contre Goliath (voir Roger, 2002).

Aux yeux de Siegfried, plus le Canada ressemble aux États-Unis, plus il hypothèque son « individualité ». Beaucoup d'observateurs sont frappés par la présence étasunienne au Canada, que les politiques canadiennes facilitent en recourant à la technologie et aux entreprises américaines. Siegfried sent le contrepois britannique bien fragile et ne s'en accommode guère. L'américanisation du Canada constitue pour lui un danger :

[...] le péril d'une annexion [...] existe [...] sous une autre forme que celle de la conquête militaire ou politique. Ce n'est pas la nation américaine qui menace la nation canadienne ; c'est plutôt la civilisation américaine qui menace de supplanter au Canada la civilisation britannique. (Siegfried, 1906, p. 411)

En 1937, confirmant son diagnostic — « les Canadiens sont rivés, économiquement et socialement, aux États-Unis » (Siegfried, 1937, p. 201) —, il présente l'attraction Nord-Sud sous un jour inéluctable :

[...] la rose des vents [...] sert à ce livre de leitmotiv. Le courant d'Est en Ouest alimente l'immigration en provenance de l'Europe et la dirige, au Canada, dans le sens des transcontinentaux, vers l'Ouest et la Colombie-Britannique. Mais le courant Nord-Sud, toujours présent, aspire le Canada vers les États-Unis, d'une façon silencieuse, anonyme, persistante, irrésistible, et à vrai dire fatale. (Siegfried, 1937, p. 79)

L'attraction n'épargne pas les Canadiens français : « [...] le péril de l'américanisation subsiste pour les Canadiens français, dépassant de beaucoup celui de leur anglicisation » (Siegfried, 1937, p. 185-186). Dès lors, quand Siegfried souhaite le maintien du statut de dominion, c'est afin de ménager la possibilité d'un contrepoids, également favorable aux francophones : « [le Canadien français] ne restera lui-même que dans la mesure où il ne s'américaniser pas » (Siegfried, 1937, p. 55). Siegfried insiste sur le « groupe francophone » — incarné par le « paysan » — qui serait menacé, contrairement à ce que « la revanche des berceaux » pourrait laisser croire. Ce déclin survient au moment où le « groupe anglophone » — incarné par « l'entrepreneur de culture » (Siegfried, 1937, p. 101), autrement dit le producteur de blé de l'Ouest —, semble économiquement florissant, même s'il traverse avec difficulté les crises des années 1930. Le déséquilibre pourrait s'accroître, avec notamment l'apport d'une immigration qui profite surtout au « groupe anglophone ». L'analyse paraît schématique, mais elle n'est pas sans nuances. Car le « groupe anglophone », à terme, n'est guère mieux loti : en lui « s'insinue l'américanisme » (1937, p. 70), rien ne le protège de cette menace susceptible de le « dénaturer ».

Des conséquences désastreuses de la grande dépression, Siegfried tire un peu hâtivement l'idée d'une sorte de supériorité ontologique du paysan canadien-français sur « l'entrepreneur de culture » de l'Ouest, ce dernier étant plus fragilisé par les secousses économiques :

Il y a là deux conceptions opposées de ce que l'homme peut demander à la terre. D'une part en effet, il s'agit d'une agriculture qui fait vivre, au lieu d'une agriculture qui enrichit : c'est, plutôt qu'un moyen de faire fortune, un genre de vie. Voilà justement ce que l'Américain ne saurait admettre : il veut s'enrichir, et s'enrichir vite ; il cultivera, c'est vrai, et souvent fort bien, mais ce qui le préoccupe c'est d'acheter, de revendre, d'arbitrer, en encaissant un bénéfice visible et chiffrable, qu'il sera possible de mobiliser pour aller ailleurs ; surtout, il ne sait pas, ne veut pas attendre : il a perdu ce sens instinctif du temps, qui est le garde-fou du paysan. Celui-ci sait, par contre, que la terre peut faire vivre, mais qu'à la longue il est imprudent de lui demander davantage. (Siegfried, 1937, p. 93)

Siegfried admet que sa position est « défensive », la campagne étant assimilée à une « forteresse morale » (Siegfried, 1937, p. 92). Dans un entretien avec Bertrand de Jouvenel (cf. « André Siegfried. Historien du Nouveau Monde », dans *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1937), il oppose de façon nostalgique le « *peasant* » et l'« *agricultural industrialist* » :

L'Américain croit qu'à force de déplacements, au moyen de journaux et en usant de la radio, bref en multipliant les contacts, il devient un homme plus complet. Ce n'est pas vrai. L'homme attaché au sol et qui apprend de la terre les voies mystérieuses par lesquelles

opère la nature est le plus savant, a un développement plus harmonieux, connaît la valeur créatrice de la Durée. L'homme de la civilisation américaine est un homme malheureux.

Face à cette civilisation vouée au malheur, Siegfried s'efforce donc de reconnaître un particularisme canadien-français en Amérique du Nord. En cela, il traduit dans la langue naissante des sciences sociales ce qui relève de constructions identitaires mythologiques, particulièrement prégnantes en Europe.

Les peuples ont-ils une âme ?

Siegfried est un écrivain-voyageur à l'ancienne, un globe-trotter formé à la comparaison. Parce qu'elle touche à l'international, sans frontières disciplinaires bien nettes, sa démarche se fonde sur un culturalisme de circonstance, une recherche un peu vaine — et de nos jours discréditée — de l'« âme des peuples » (titre d'un de ses ouvrages, paru en 1950 chez Hachette). On pourrait avancer une hypothèse qui, sans évacuer la trame idéologique de cette œuvre, chercherait en quoi elle a pu fasciner et entrouvrir des portes à la connaissance de l'étranger : l'approche racialisée³³ de Siegfried relève davantage d'un culturalisme de surface que de l'anthropologie raciale. Sans doute Siegfried a-t-il cédé à une certaine illusion identitaire dans ses travaux comparatistes. Mais sa perception de l'étranger, tout en passant par le prisme exotique, contribuait à la construction de savoirs sur les rapports entre l'endogène et l'exogène, et devenait ainsi un moyen de donner du sens à l'internationalisation des objets des sciences sociales. Ce sens nous paraît aujourd'hui réducteur, mais il constitue un maillon — qu'on ne peut occulter — d'une longue chaîne de comparaisons internationales. Siegfried aurait pu cependant jouer du paradigme culturaliste avec plus de finesse, en évitant de tomber par exemple dans le piège du « péril jaune³⁴ ».

L'exemple des nationalismes européens des XVIII^e et XIX^e siècles montre comment écrivains et philosophes ont créé de toutes pièces l'« âme essentielle » d'un peuple ou d'une nation, alors que la formation des États européens relève de processus fragiles et contradictoires (voir Geary, 2003). Née « d'un postulat et d'une invention », la nation « ne vit que par l'adhésion collective à cette fiction », autrement dit par la croyance en un substrat originel homogène et l'oubli des « échanges croisés » qui alimentent les constructions identitaires nationales (Thiesse, 1999, p. 14-15).

33. Approche que dénonce Birnbaum (1993), sans préciser que le racialisme, loin de se limiter à la France, recouvre toute la pensée occidentale, avec notamment l'exacerbation d'une « mystique anglo-saxonne » (Hofstadter, [1944] 1964, p. 170-200). Gould ([1981], trad. fr. 1986) a démonté les fondements pseudo-scientifiques du néodarwinisme aux États-Unis, sur lequel s'est appuyé ce *credo*.

34. Il décrit ainsi l'immigration asiatique en Amérique du Nord : « Pas un instant cette race ne donne l'impression d'être vieillie ou finie. Elle [contient] en elle de merveilleux éléments de rajeunissement et d'énergie. [...] Les grandes luttes des siècles derniers ont été des luttes de nations. Il se pourrait bien que les luttes futures soient des luttes de races. La domination du pacifique pourrait bien en être le premier enjeu » (Siegfried, 1916, p. 69). Malgré sa fascination de l'Asie, il ne peut concevoir cette immigration que comme un « problème » insoluble : « [La] digue [contre l'immigration asiatique] a [...] produit son effet, mais le problème dépasse une simple réglementation de frontière et, au fond, il est toujours là » (Siegfried, 1937, p. 75).

D'une guerre à l'autre, avec leur cortège d'épreuves vécues, Siegfried est resté trop attaché à l'idée d'une « âme essentielle des peuples » pour tirer les leçons d'un relativisme historique qui n'avait guère de défenseurs à son époque. La mythification d'une essence nationale des peuples, dans laquelle il a beaucoup donné lui aussi, appelle sans doute une distance critique. Elle n'en fonde pas moins un système relativement stable de références, qui reste encore vivace aujourd'hui, y compris dans les comparaisons internationales à prétention scientifique.

CONCLUSION

Que manque-t-il à Siegfried dans l'internationalisation de ses objets de recherche ? Il nous semble que c'est avant tout une base conceptuelle solide, comme par exemple celle que Max Weber a su procurer à la notion d'idéal type, qui condense le formel et l'historique et permet en cela d'envisager le changement social³⁵. Chez Weber, le formel est au fondement logique de la compréhension des transformations : l'invariant que l'on pose de façon arbitraire est précisément ce qui révèle, par contraste, les variations ou les changements. Le type permet de réintroduire l'ordre du temps, de restituer la profondeur historique, suivant un canevas qui diffère du récit. La démarche typologique de Siegfried apparaît plus allusive : elle repose sur des figures de rhétorique, sur un récit non dénué de charme mais guidé par une psychologie des peuples relativement sommaire. Bref, elle procède d'un essentialisme explicatif (des qualités ou des déficiences « naturelles » d'un peuple), qui tend à minorer les possibilités de changement social. Elle prête le flanc à la critique classique du culturalisme³⁶.

Ne faudrait-il pas cependant nuancer ce sombre bilan ? Quand Siegfried inventorie l'ensemble des traits distinctifs d'un groupe (d'une race, comme il l'écrit malencontreusement), il ne s'arrête jamais à cet exercice descriptif. Il montre que des traits sont privilégiés au détriment d'autres pour affirmer une distinction culturelle : les membres les plus en vue de chaque groupe instrumentalisent certains traits stéréotypés à leur profit, comme c'est le cas dans les rapports interculturels au Canada. D'une certaine manière, en exemplifiant le devenir des Canadiens français, Siegfried ne vise pas seulement l'influence française (qu'il sait mineure), mais suggère que des contre-courants peuvent résister aux courants dominants. Bien que nourri de culture impériale, et anglophile de surcroît, Siegfried n'est nullement insensible aux phénomènes de domination, comme celle qu'exercent les Anglo-Saxons au Canada. Mais demeure en lui ce sens de la mesure qui l'écarte de formes de pensée plus incisives.

D'où la difficulté de voir en Siegfried un passeur. S'il a pu effectivement franchir des frontières géographiques et disciplinaires, il apparaît plutôt à nos yeux comme un passager, qui a accompagné un mouvement général, au lieu de l'initier. Ce n'est donc

35. Curieusement, il paraît probable que Siegfried ait lu au moins quelques passages de Weber. Denis Lacorne (1997) remarque plusieurs parentés troublantes : tous deux mettent en avant les clivages entre luthéranisme et calvinisme, et confondent fautivement le puritanisme et l'évangélisme. Mais sur le plan épistémologique, Siegfried n'a guère tiré parti de sa lecture de Weber.

36. Pour une recension des divers usages de la notion de culture, voir Cuche (1996).

pas un fondateur mais davantage un traducteur. Un passant, ni négligeable ni considérable (car il reste un « généraliste » alors que la spécialisation va bientôt s'imposer dans les sciences sociales). Malgré tout, il témoigne au siècle des illusions perdues d'une passion candide à sillonner les océans en quête de terres méconnues. Son parcours, en ce sens, n'est pas étranger à ce que Northrop Frye appelle la transvaluation : il retourne toujours vers lui, mais avec l'espoir d'avoir appris au contact des autres.

RÉSUMÉ

S'attacher aux écrits d'André Siegfried de la période 1906-1937 et à leur héritage leplaysien permet de saisir, sous l'angle de l'internationalisation des objets de recherche, une phase importante des études nord-américaines en France. La médiation leplaysienne est ici exemplaire des imbrications entre trames idéologiques et modes de connaissance. Ainsi le « racialisme » de Siegfried procède-t-il d'un culturalisme qu'on ne peut comprendre sans évoquer la galaxie sémantique dans laquelle il s'inscrit. Certes, davantage qu'un passeur, Siegfried fait aujourd'hui figure de passager dans l'histoire des sciences sociales. Mais il est temps de réévaluer sans idées préconçues la place de ce passager.

ABSTRACT

A study of the writings of André Siegfried during the period 1906-1937 and their Leplaysian heritage explains an important stage in North-American studies in France from the standpoint of the internationalization of research matters. Leplaysian mediation is an exemplary illustration of the interrelationships between ideological themes and methods of knowledge. Thus, Siegfried's 'radicalism' stems from a culturalism that is hard to understand without reference to the semantic galaxy of which it is an integral part. Certainly, rather than a go-between, Siegfried appears today as a passenger in the history of the social sciences. But, with no preconceived ideas, it is time to reassess the place of this passenger.

RESUMEN

Dedicarse a los escritos de André Siegfried del período 1906-1937 y a su herencia leplaysien permite entender, desde el punto de vista de la internacionalización de los temas de investigación, una fase importante de los estudios norteamericanos en Francia. La mediación leplaysien es aquí ejemplar de las coincidencias entre intereses ideológicos y métodos de conocimiento. Así el "racialismo" de Siegfried procede de un culturalismo que no se puede comprender sin mencionar la galaxia semántica en la cual se inscribe. Ciertamente, aún más que un simple transeúnte, Siegfried cumple hoy la función de pasajero en la historia de las ciencias sociales. Pero es hora de reevaluar, sin ideas preconcebidas, el lugar de este pasajero.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGERON, G. (1990), *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- BIRNBAUM, P. (1993), « André Siegfried. La géographie des races », in P. BIRNBAUM, « *La France aux Français* ». *Histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, p. 145-186.
- BOUDON, R. (1992), « Comment écrire l'histoire des sciences sociales? », *Communications*, n° 54, p. 299-317.

- CERTEAU, M. (de) ([1974] 1993), *La Culture au pluriel*, Paris, Seuil.
- CHAMBELLAND, C. (dir.) (1998), *Le Musée social et son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure.
- COMMERÇON, N. et BOUREILLE, B. (2000), « Émile Levasseur ou le rapprochement de deux champs disciplinaires : l'économie et la géographie », in P. Dockès et al., *Les traditions économiques françaises 1848-1939*, Paris, CNRS Éditions, p. 139-153.
- COMPAGNON, A. (1990), *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil.
- CUCHE, D. (1996), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- FABRE, G. (2002), « Le comparatisme d'André Siegfried », *Recherches sociographiques*, vol. XLIII, n° 1, p. 111-131.
- FABRE, G. (2004), « Un arc transatlantique et sa tangente ou comment se dessine un réseau intellectuel franco-qubécois? », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 1, p. 43-78.
- FAVRE, P. (1989), « La première œuvre », in P. Favre, *Naissance de la science politique en France 1870-1914*, Paris, Fayard, p. 233-306.
- FOURNIER, M. (1994), *Marcel Mauss*, Paris, Fayard.
- GEARY, P. J. (2003), *The Myth of Nations: The Medieval Origins of Europe*, Princeton, Princeton University Press.
- GOULD, S. J. ([1981] 1986), *La Malmesure de l'homme*, Paris, Le Livre de poche.
- HALARY, C. (1994), *Les exilés du savoir. Les migrations scientifiques internationales et leurs mobiles*, Paris, L'Harmattan.
- HOFSTADTER, R. ([1944] 1964), *Social Darwinism in American Thought*, Boston, Beacon Press.
- HORNE, J. R. (2002), *A Social Laboratory for Modern France. The Musée Social and the Rise of the Welfare State*, Durham et Londres, Duke University Press.
- HUGON, P. (2000), « La pensée libérale française et la colonisation : l'œuvre de Leroy-Beaulieu », in P. Dockès et al., *Les traditions économiques françaises 1848-1939*, Paris, CNRS Éditions, p. 565-577.
- HURET, J. (1904), *En Amérique. I. De New York à La Nouvelle-Orléans*, Paris, Fasquelle.
- HURET, J. (1905), *En Amérique. II. De San Francisco au Canada*, Paris, Fasquelle.
- KALAORA, B. et SAVOYE A. (1989), *Les inventeurs oubliés. Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, Seyssel, Champ Vallon.
- LACORNE, D. (1997), *La crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*, Paris, Fayard.
- LEVASSEUR, É. (1865), « Les découvertes récentes de l'Afrique », *Journal des Économistes*, mars, Paris, Guillaumin.
- MARPEAU, B. (2000), « Capitalisme et "psychologie de l'éducation" » : Gustave Le Bon et les milieux d'affaires au début du XX^e siècle », *Le Mouvement social*, n° 191, p. 7-24.
- MONTPETIT, É. (1944), *Souvenirs*, t. 1, *Vers la vie*, Montréal, Éditions de l'Arbre.
- MONTPETIT, É. (1949), *Souvenirs*, t. 2, *Vous avez la parole*, Montréal, Chantecler.
- MONTPETIT, É. (1954), *Souvenirs*, t. 3, *Aller et retour. Présence*, Montréal, Thérien Frères.
- MUCCHIELLI, L. (1998), *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte.
- ROGER, P. (2002), *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil.
- SAID, E. W. (2000), *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique.
- SANGUIN, A.-L. (1993), *Vidal de La Blache 1845-1918. Un génie de la géographie*, Paris, Belin.
- SAVOYE, A. (1994), *Les débuts de la sociologie empirique : études socio-historiques (1830-1930)*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- SMITH, N. (1984), *Uneven Development. Nature, Capital and the Production of Space*, Oxford, Blackwell.
- THIEC, Y. J. (1981), « Gustave Le Bon, prophète de l'irrationalisme de masse », *Revue française de sociologie*, XXII, p. 409-428.
- THIESSE, A.-M. (1999), *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- TRÉPANIER, P. (1986), « La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911 : sa fonction, ses buts et ses activités », *Canadian Historical Review*, vol. LXVII, n° 3, p. 343-367.
- VINCENT, G. (1987), *Sciences Po. Histoire d'une réussite*, Paris, Olivier Orban.